

Bulletin No : 38  
avril / mai 2010



**Claude R. Jaeck**  
Député Général du Souvenir  
Français de Chine.  
claude.jaek@souvenir-francais-  
asie.com.

### SOMMAIRE:

- *Tibet: mission impossible*
- *Auguste Garnier à Hong Kong, espion malgré lui ?*
- *Charles De Montigny (2ème partie)*
- *Les Canonnières françaises du Yang-Tse (4ème partie)*
- *hydravion entre Hanoi et Hong Kong*
- *L'Atelier de Tushanwan*
- *Les Billets d'autrefois*
- *Le siège des légations et du Beitang*
- *Les Ecrivains D'indochine: Marcel E. Grancher*
- *Le retour d'Elise Rieuf à Shanghai*

## Charles De Montigny, premier Consul de France à Shanghai

A parcourir l'existence laborieuse et tourmentée de Charles de Montigny on éprouve une curieuse impression, qui n'est exempte ni d'amertume ni de mélancolie. Il aura suscité de son vivant autant de sympathies passionnées que d'hostilités hargneuses. Tandis que certains de ses supérieurs n'ont pas assez de foudres pour l'agent « indiscipliné et impossible », d'illustres marins, de diplomates, de soldats, de savants, de missionnaires prônent à l'envi sa fascinante activité.

Jean Fredet dans son admirable biographie de Charles de Montigny parue en 1942 à l'Imprimerie de T'ou-Se-We à Shanghai, cite le Baron Gros disant de lui : « C'est l'homme connaissant le mieux la Chine que nous ayons rencontré ».

Le général de Montauban déclarant, un an après que Montigny a quitté Shanghai : « Son nom seul vaut encore ici toute une armée ».

Le voici, pourtant, cet inconnu à peine sorti de la poussière des archives, « suaire sans noblesse, traînant à sa suite un cortège hétéroclite et fabuleux de missionnaires, de commerçants, d'aventuriers, de pirates et de mandarins de la vieille Chine : toute une époque, tout un monde, à peine connu jadis, insoupçonnés aujourd'hui.

Cette magie du passé qui agit sur l'être le moins sentimental comme sur l'esprit le moins curieux ».

« Ame passionnée, tour à tour, enthousiaste, indigne ou souffrante, caractère d'une noblesse et d'une générosité singulières, intelligence vive et subtile, tempérament de feu, nature douée de défauts aussi éclatants et tumultueux que ses qualités mêmes, en un mot un héros de roman, s'il n'en fut, mais de roman vécu. » nous dit Jean Fredet.

« Pour nous Shanghaiens, nous dit-il encore, il est l'Ancêtre. Aux milieux chinois et étrangers dans lesquels il s'est trouvé transplanté, il a révélé un type de Français si magnifique et si noble, que son seul souvenir nous pénètre de fierté et de gratitude ».

La saga 'Charles de Montigny' de Bernard Brizay, commencé dans notre dernier numéro, est donc tout d'abord un hommage. Un hommage qui sera, nous l'espérons pas vain. Qu'aux heures de grandes luttes il nous est permis à regarder aux visages ceux qui nous ont précédés, et qui ont été grands, pour nous donner force et courage.

Un marin, qui s'enthousiasmait bien rarement, a écrit de Montigny : « Tout ce qu'il était possible de tenter, il l'a tenté pour agir en homme d'honneur et en bon français... ».

Toute une vie semble être résumée dans cette simple phrase tirée de feuillets jaunies qui dormirent longtemps, avant d'être exhumés par un amoureux de vieux papiers



pour à nouveau vous être conté.

L'œuvre que Charles de Montigny a fondé jadis et qui s'est épanouie de manière prodigieuse n'a pas entièrement disparu. Reste les vestiges de pierres de l'ancienne Concession et puis l'héritage autrement précieux et durable : Un enseignement d'énergie, un idéal de grandeur morale, de dévouement resté pur de tout alliage d'intérêts personnels et mesquins. ●

**Claude R. Jaeck**

# Tibet : Mission Impossible (1ere partie)

Le 21 septembre 1854, le père Renou s'installe dans la vallée de Bonga où il fonde la première mission catholique du Tibet. Bonga marque le début d'une aventure apostolique qui va durer presque un siècle ( 1854 - 1952 ) durant laquelle vont se succéder plus de soixante missionnaires français et suisses. Malgré un climat totalement hostile, les missions réussissent à fleurir, principalement dans les vallées de la Saluen, du Haut-Mékong et du Yangtsé, sur ce territoire appelé les Marches Tibétaines.



Les pères missionnaires français, suisses et chinois devant l'église de Bahang, sur la vallée de la Saluen. De gauche à droite : Père Bonnemain ( Fr.MEP), Monsieur Chappelet ( Suisse), père Melly (Suisse ), père Goré ( Fr.MEP), père Ly ( Chinois - Sichuan), père André (Fr-MEP).

L'épopée des Mission Catholique au Tibet commence en plein milieu du XIX ème siècle, le 27 mars 1846 exactement. En observant la carte des églises du monde, le pape Grégoire XVI réalise que la croix n'a pas été plantée sur cette grosse tâche blanche qu'est le royaume tibétain.

L'église catholique va confier l'évangélisation du Tibet à congrégation des Missions Etrangères de Paris (MEP) pour plusieurs raisons. La plus évidente, c'est que les MEP avaient déjà la charge des provinces chinoises voisines du Tibet, le Sichuan et le Yunnan. L'implantation dans ces régions des missionnaires de la rue du Bac est profonde et solide, d'autant que leur principal effort, à la différence d'autres congrégations, est porté sur une adaptation aux us et coutumes du lieu. C'est donc de Chine que les prêtres se trouvent les mieux placés pour y tenter une infiltration.

Afin d'éviter les erreurs commises par certaines missions en Chine, qui avaient tendance à représenter la prédication catholique comme une marchandise étrangère ou comme un instrument de domination au service des puissances

européennes, Rome souhaite que cette mission du Tibet puisse former à long terme un clergé local, capable à son tour d'évangéliser le Tibet.

«C'est par voie d'enseignement, et non par la méthode de controverse, qu'on peut travailler efficacement à la conversion des infidèles », écrivait le père Huc. A cette époque, Monseigneur Pérocheau, évêque du Sichuan, ne veut pas entendre parler de cette mission tibétaine.

Résident dans une province voisine, il sait mieux que tout autre, combien est démente l'ambition d'aller porter le Christ si haut. «Trop dangereux ces Tibétains, cette mission est une folie, une utopie irréalisable !» grogne-t-il dans sa barbe très fournie. Maintenant que la paix revient dans l'empire, il préfère garder ses hommes près des rizières : « Ici le travail ne manque pas!»

Le premier « lama du ciel d'Occident » envoyé pour créer cette mission tibétaine est le père Renou, un dissident en quelque sorte, qui n'a pas voulu entendre les conseils de Monseigneur Pérocheau.

En 1847, têtu et trop zélé, comme le sont souvent les missionnaires, le père Renou

part tout seul vers cette ceinture de précipices qui défend la citadelle lamaïste. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, le Tibet était déjà interdit aux étrangers et d'autant plus aux missionnaires. Pour y pénétrer, le père Renou s'initie à l'art du déguisement et se fait passer pour un marchand chinois. Le stratagème fonctionne jusqu'à Tchamouto, à trente étapes à l'ouest de Kangding. Démasqué, il est poliment raccompagné jusqu'à Canton.

Comme Alexandra David-Néel, le père Renou a pour principe de ne « jamais accepter une défaite.»

Mauvais perdant et plus tenace qu'un chien auquel on vient d'arracher un os, le père Renou reprend le chemin des aventures... et du Tibet. Au lieu de suivre à nouveau la route de Kangding, trop surveillée, il rentre incognito par le Yunnan.

Remontant le Yangtsé, il se fait recevoir en qualité de marchand à la lamaserie de Dongzhulin , où le Bouddha vivant en personne lui donne des leçons de langue. Saint Paul se faisait Juif avec les Juifs, Grec avec les Grecs, le père Renou veut se faire Tibétain

>>>

>>> avec les Tibétains. Ayant acquis les bases de la langue et la connaissance du pays qui l'entoure, il reprend son bâton de pèlerin.

Afin ne pas donner l'éveil aux autorités, il évite les villes de Deqin et de Weixi, entre dans la vallée du Mékong, puis par le col du Latsa, il arrive dans une des vallées les plus sauvages et inexplorées du monde, celle de la Saluen.

Il n'est plus qu'à quelques lieues de la frontière tibétaine, qu'il atteint le 21 septembre 1854.

Quelques jours plus tard, il se fixe à Bonga, vallée perdue et abandonnée.

Seul, il fonde sa mission, convertit quelques autochtones, achète des terres, bâtit une église.

Cependant, le soleil n'éclaire pas tous les jours de l'année de façon uniforme et, inévitablement, un vent d'aventure se lève bientôt sur sa mission.

Quelques cupides et impitoyables lamas jaloussent ce « sage venu d'Occident » qui commence à prendre de l'importance.

En 1858, le père Renou se heurte soudain à une violente opposition, tant de la part de l'ancien propriétaire que de la lamaserie du Tsaralong. Fuyant l'orage, il se retire momentanément au sud de sa mission, en pays Loutse dans la petite station de Jionatong, qu'il avait fondée pour relier le poste de Bonga à la Chine.

« Heureux celui qui donne tout, libre celui qui n'a rien », mais tout de même, la générosité missionnaire a des limites ! Le père Renou se voit dans l'obligation de saisir les tribunaux afin de récupérer les terres de sa mission qui ont été illégalement spoliées par la lamaserie.

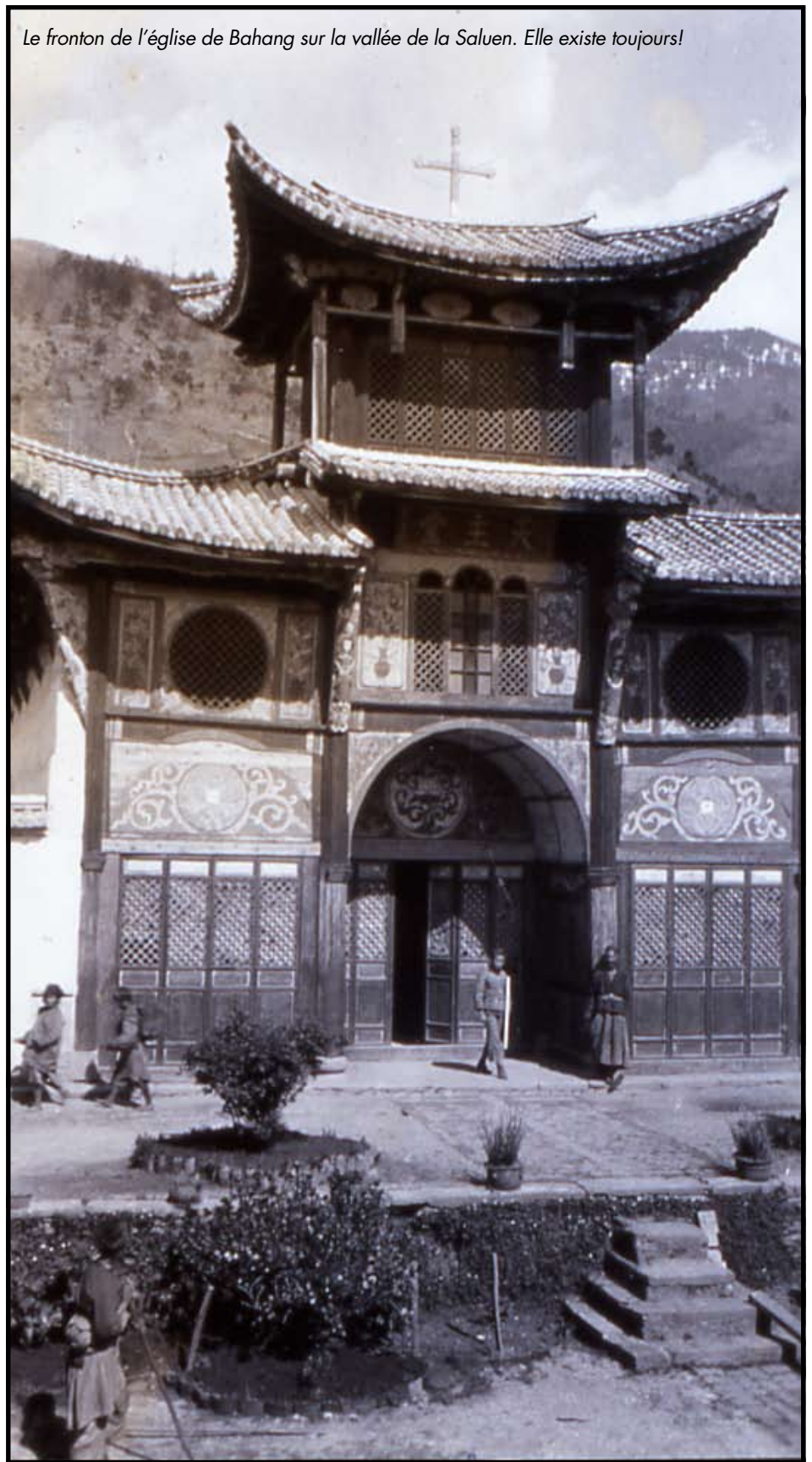
Le traité de Tianjin autorise les missionnaires français à prêcher sur la totalité du territoire chinois.

En 1861, Mgr Thomine-Desmazures, pris d'une fougue apostolique, organise une expédition vers le Tibet. Son plan, totalement utopique et passionné, est de déménager son archevêché de Kangding à Lhasa.

Pour s'engager dans des entreprises aussi aventureuses, il faut être en compagnie d'amis sûrs qui partagent le même désir de réussir, Mgr Thomine-Desmazures est accompagné du père Goutelle et du père Desgodins, un vétéran de la mission d'Inde.

En quittant la province du Sichuan, la troupe apostolique traverse des montagnes abruptes pour arriver à Batang, après six jours de marche. De là, il faut encore vingt étapes pour rejoindre le territoire tibétain.

À Kiangka, il rencontre le père Renou occupé à défendre le procès de sa mission de Bonga. Les voyageurs passent trois mois en pourparlers pour obtenir l'autorisation de poursuivre leur voyage. Durant ce séjour, on ne compte plus les pipes. À Tchamouto, l'évêque et ses



Le fronton de l'église de Bahang sur la vallée de la Saluen. Elle existe toujours!

missionnaires apprennent que « défense a été faite de procurer chevaux, vivres et logements à tout étranger à Lhasa. » Deux mois de diplomatie ne parviennent pas à vaincre l'opposition.

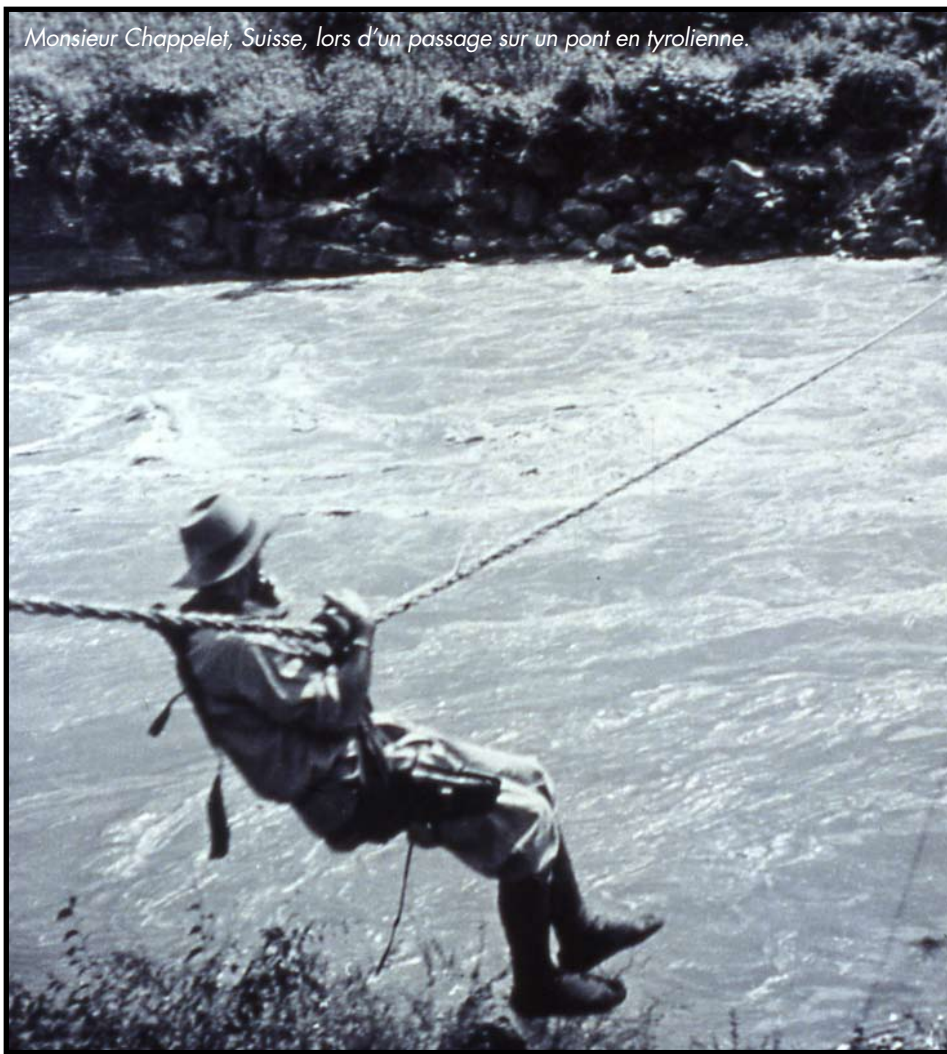
Mgr Thomine-Desmazures, vieux et malade, prend le parti de rentrer en Chine, les pères Renou et Desgodins se remettent en route.

Ils sont arrêtés deux jours plus tard et jugent plus prudent de revenir vers la mission de Bonga.

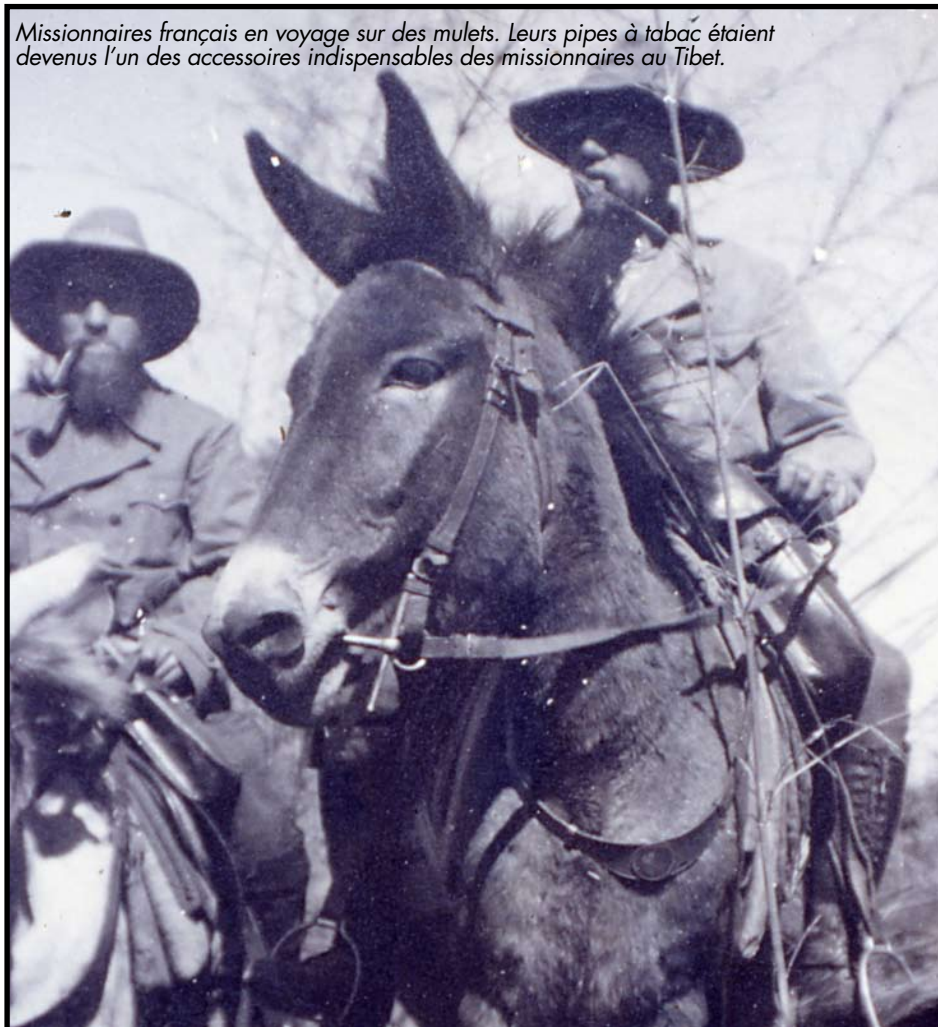
« Durant les années suivantes, les ouvriers apostoliques moissonnent quelques épis dans leurs champs ingrats. » En 1865, arrivent en renfort les pères Biet et Dubernard. Ils se rendent à Kiangka pour essayer d'élever une mission ; mais bien évidemment, la situation avec les lamas leur rend la vie insupportable. Impossible pour eux de trouver, où d'acheter des vivres, et les lamas décident de les expulser. Voici une note du père Dubernard, prise littéralement en courant.

>>>

Monsieur Chappelet, Suisse, lors d'un passage sur un pont en tyrolienne.



Missionnaires français en voyage sur des mulets. Leurs pipes à tabac étaient devenues l'un des accessoires indispensables des missionnaires au Tibet.



>>> « Après trois heures de repos, la marche recommence, marche pénible où l'air vif brûle la poitrine de tout homme qui n'est pas tibétain... Le Père Biet nous donna de vives inquiétudes ; après une nuit de délire, il fut hors de danger... le Père Renou, décédé entre-temps, son corps est enterré à Kiangka. »

La tombe du premier vétéran de la mission du Tibet repose-t-elle encore là-haut ? Ce père Renou fut un des pionniers de l'exploration de cette partie du Tibet et pourtant personne n'a encore rien écrit sur lui. Têtu, il a tout de même réussi à s'y installer pour l'éternité.

En octobre 1865, une révolte éclate dans le Tsaralong, la lamaserie décide d'en terminer pour de bon avec la mission de Bonga. Alertés, les chrétiens et les pères Biet et Durant fuient vers le Yunnan. Ils traversent la Saluen sur une tyrolienne - dans ce pays, les ponts n'existent pas. Lors de ce passage périlleux, on entend une déflagration, c'est un coup de fusil tiré par un des moines guerriers. La balle a fait mouche, le père Durant est grièvement blessé. Son corps tombe dans le fleuve et disparaît.

À Tchrana, quelques kilomètres au nord de Bonga, le père Desgodins, pour sauver ses fidèles d'une noyade imminente, consent à signer un écrit par lequel ils s'engagent à ne plus pénétrer dans le royaume du Tibet.

Les pères Dubernard et Fage, accompagnés d'une quarantaine de baptisés, abandonnent le poste de Kiangka.

Les lamas tentent même de les contraindre à emporter les restes du père Renou ! Durant ce repli général, les missions de Bonga et de Kiangka sont entièrement détruites par les moines.

Le vert tendre des plaines défrichées par les missionnaires, quelques poutres fumantes et la tombe du père Renou, voilà tout ce qui reste de la présence chrétienne au Tibet. ●



**Constantin de Slizewicz**  
Membre du Souvenir Français de Chine,  
résident du Yunnan

# Auguste Garnier à Hong Kong, espion malgré lui ?

*Dans les années 30, un entrepreneur français s'installe à Hong Kong. Il est rapidement mêlé à une affaire d'envergure avec un général chinois qui souhaite développer les infrastructures du Sud de la Chine. Superbe opportunité ou résultat d'une activité souterraine ? Le doute plane jusqu'à ce que le passé rattrape M. Garnier...*

En décembre 1936, Auguste Garnier arrive à Shanghai après un long voyage en Transsibérien.

L'attaché commercial de ce poste s'étonne de cet étrange personnage. En effet, Garnier dit être associé dans un «Trust Belge-Français» mais entoure de mystère la nature exacte de ses activités et ne s'étend guère sur ses ambitions, ce qui agace le diplomate.

En revanche, il affirme que le général chinois Wong-So, un proche de Chiang Kai-Shek formé par les Américains, s'est précipité à sa rencontre pour parler affaires... L'attaché commercial est suspicieux car, en outre, Garnier «se donne comme représentant accrédité -j'ignore auprès de qui- de l'Office national du commerce extérieur, organisme qui n'existe plus». Un rapport est rédigé pour le Consul de Hong Kong où l'entrepreneur a choisi de s'installer. A l'Ambassadeur de France, Garnier écrit au même moment une longue lettre où il explique qu'il est venu sans mandat «pour étudier la question minière». Il raconte ensuite son entrevue avec le général, qui lui aurait confié ses projets pour l'aménagement du Sud et l'aurait choisi lui, tout fraîchement débarqué, pour jouer les intermédiaires avec la France. L'entrepreneur demande donc l'autorisation de se mettre en affaire avec lui ou, tout au moins, de ne pas rester à l'écart des investissements en préparation. De son côté, le Consul de Hong Kong se renseigne à Paris sur cet individu :

«a déjà résidé en Extrême-Orient, à Saigon et à Shanghai» mais aussi en Perse, «situation personnelle aisée», «il aurait derrière lui des appuis financiers sérieux».

Garnier est Lieutenant de réserve et docteur en Droit. Par ailleurs, «lorsqu'il se trouve à Hong Kong, il mène une vie fort retirée» et a officiellement installé ses bureaux sur Des Vœux road. Les références sont bonnes et le Consul est donc bien disposé à son égard.

Garnier voyage beaucoup entre la Chine du Sud, Hong Kong et l'Indochine et tisse rapidement un réseau dense de relations.

Il explore de nombreuses régions et trouve un filon «d'antimoine oxyde», un composant métallique pour les alliages, «isolé au Nord de Kwangsi dans la région presque inaccessible des cent mille monts».

Parmi les actionnaires de sa société, il est des «personnalités chinoises qui souhaitent garder l'anonymat». L'Ambassade de France à Pékin semble douter de l'honnêteté de Garnier et le surveille de près. En mai 1937, la Sûreté Générale d'Indochine présente un rapport sur son affiliation «possible» à l'Intelligence Service anglais !

Garnier nie et un autre service de l'administration indochinoise le disculpe : le soi-disant témoin clé de cette enquête est en France depuis des mois et n'est pas au courant de ses propres révélations !

Pendant ce temps, il commence l'exploitation de l'antimoine au profit d'une société londonienne et, soudainement, sa marchandise est bloquée à la frontière... par les autorités chinoises ! Il est alors accusé d'être «un communiste militant» contre le gouvernement nationaliste. Il lui faut des mois de diplomatie en Chine pour lever les soupçons et remettre son entreprise minière sur pied.

En janvier 1938, un nouveau bruit se répand : Garnier est «un espion au service du Japon». Il rentre à Hong Kong dépité où il apprend que, là aussi, aux yeux de la communauté française, il est un militant communiste. Le Consul diligente une enquête et deux hypothèses s'imposent : les rumeurs viennent de personnes mal intentionnées en Indochine ou bien il est réellement espion au service d'une entité étrangère, mais laquelle ? Ses affaires continuent tant bien que mal jusqu'à la guerre. Rayé des cadres de l'armée en juillet 1937, on retrouve tout de même Auguste Garnier en Indochine en 1939, dès les premiers jours de la mobilisation générale. Il se dit prêt à partir au combat...



**François Drémeaux**  
Professeur d'histoire  
Lycée Français Hong Kong  
Membre du Souvenir Français  
de Chine

Sources: centre des archives  
diplomatiques de Nantes.



Orphelinat

## ERRATA

*Une erreur s'est glissée dans notre dernier numéro (LSF37)*

*Page 19. L'illustration représente le portrait de Mère Mathilde, puisqu'elle était Mère Supérieure.*

*Page 20. Sur la photographie prise à l'orphelinat, il ne s'agit pas de Mère Mathilde.*



Mère Mathilde

# Charles De Montigny: (2eme partie) le père de la Concession Française

*Montigny est de retour à Paris en juin 1845. Sur la recommandation de Lagrené, il est bientôt nommé vice-consul à Shanghai. Il débute dans la carrière à près de 43 ans. Il est ravi, malgré la modestie du nouveau poste. Avant de partir, il fait la tournée des grands centres industriels de France. Les chambres de commerce lui réclament avec avidité des échantillons de toutes les matières premières que produit la Chine et des produits manufacturés les plus utilisés, afin de pouvoir les examiner, ainsi que des renseignements pour pénétrer le marché chinois. Montigny liquide à bas prix la totalité de ses biens. Il doit même emprunter quelque argent.*

Charles de Montigny est fort bien accueilli à Shanghai.

Mais il lui faut résoudre en urgence un problème bien prosaïque, se loger. Sitôt arrivé, il prend sa décision, il veut être chez lui. Sur l'étroit périmètre qui sépare la vieille ville chinoise du Yangjingbang (un petit canal malodorant aujourd'hui comblé, Yan'an donglu) et de la concession britannique, se trouve la modeste résidence d'un prélat italien. Il décide de s'y installer. Montigny est content, il écrit à son ministre : « C'est petit..., mais j'y serai en France ! »

Montigny est certes « en France », mais à quel prix ! Il ne se montre vraiment pas exigeant, car son gîte est plutôt misérable.

Ses visiteurs parleront de « masure », de « chaumière », de « baraque », et même de « grenouillère », située au milieu de terrains vagues. Le consul tente bien d'entreprendre quelques travaux, réparer le toit, poser un plancher et des portes et des fenêtres à l'euro-péenne. Mais il faut sans cesse tout recommencer.

Et surtout, la demeure est située sur un terrain tellement bas qu'à la moindre crue due à un typhon, la rivière s'invite. Dès le mois de juillet 1848, le consul en fait l'humide expérience. Il se plaint d'être resté six heures dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Le mobilier est perdu. Pendant des jours et des nuits, la famille vit dans la crainte d'une remontée des eaux.

Ce n'est qu'un avant-goût des épreuves qui attendent le nouveau consul de France à Shanghai. Pour le moment, « il vit dans l'enthousiasme de l'inexpérience et l'ardeur du néophyte. Son imagination forge des projets grandioses pour la plus grande gloire de son pays », écrit son bienveillant biographe, Jean Fredet. Montigny n'est pas homme à laisser longtemps le pavillon de la France dans sa poche. Dès le mois d'avril, il fait hisser le drapeau tricolore.



Charles de Montigny

Montigny et sa famille sont quasiment les premiers Français à s'installer à Shanghai. Aucune maison de commerce française n'y est encore établie. Seuls les jésuites l'ont précédé, depuis 1842. Sa première tâche est d'assurer

la protection des missions catholiques. L'avenir économique (et politique) de notre pays dépend alors exclusivement de l'action du représentant de la France. Montigny va s'y employer avec une énergie sans pareille. >>>

>>> Il portera à bout de bras, contre vents et marées - contre les réticences des mandarins chinois, contre les concurrents étrangers et aussi contre l'indifférence et la jalouse hostilité de certains de ses supérieurs - l'édification d'une concession dont on parle encore aujourd'hui. Pour mener à bien cette tâche impossible, il fallait un homme d'exception. Ce sera Montigny. Les premières affaires qu'il doit traiter concernent les missionnaires. Depuis l'ambassade de Lagrené et le traité de Whampoa, ceux-ci peuvent résider et circuler librement, en théorie du moins.

Mais de nombreuses petites difficultés et problèmes demeurent, qu'il faut traiter avec les autorités chinoises. Montigny se félicite en tout cas de ses relations avec ces premiers « clients ».

Lui-même ne s'embarrasse pas de religion. Ni anticlérical, ni athée, élevé dans les idées de l'époque, il se qualifie même de mécréant. Mais, comme il le dit : « Ce n'est, hélas ! pas le sentiment religieux qui me fait parler et agir en leur faveur, c'est le sentiment de la justice, de la dignité, de l'honneur national. C'est l'intérêt de mon pays. »

Pour avoir vu à l'œuvre les religieux présents en Chine, dans des conditions matérielles et morales difficiles, il en vient à découvrir chez eux une grandeur spirituelle insoupçonnée, à les estimer en conséquence et même les admirer profondément.

Sa sympathie envers ces hommes modestes et savants ne cessera de grandir. Il se fait le défenseur patenté des missionnaires catholiques et de leurs ouailles.

Sa générosité le pousse de la même manière à se faire le protecteur des opprimés, des coolies maltraités et, bien entendu, de ses nationaux, de ses compatriotes, qu'ils soient dans le besoin ou pas.

Bientôt arrive à Shanghai le premier commerçant français digne de ce nom.

Il s'appelle Dominique Remi, il a 32 ans. Il était installé à Canton depuis six ans, où il tenait un petit commerce d'horlogerie, de vins et spiritueux.

Il remet au consul une demande en bonne et due forme d'acquisition d'un terrain. Montigny profite de l'occasion pour adresser au daotai (préfet) une demande officielle de concession pour la France, en vertu du traité de paix et de commerce conclu entre la France et la Chine.

Il désigne le périmètre du territoire sur lequel il a jeté son dévolu : l'étroite bande située entre la rive droite du canal du Yangjingbang au Nord et la ville fortifiée chinoise au Sud, avec à l'Est le Huangpu. Là où précisément se trouve sa résidence. Montigny voit des avantages considérables au terrain convoité. Il est facile d'accès sur trois de ses côtés, limité qu'il est par des voies navigables (la rivière et deux canaux), ce qui peut s'avérer utile pour le transport des marchandises.

Il se trouve à proximité du centre des affaires, entre le cœur commercial qu'est la cité chinoise et la concession britannique. Montigny n'ignore pas que d'autres, les Américains et les Belges, lorgnent ce même terrain. Le 6 avril 1849, en vertu de l'article XXII du traité de Whampoa, le consul de France à Shanghai, Charles de Montigny, obtient du daotai Lin Kouei une proclamation officielle qui consacre la naissance de la concession française et fixe les limites de son emplacement. Un terrain vague qui servira de base au développement de son commerce avec la Chine. Il est donc situé entre le Yangjingbang au Nord, le rempart de la vieille ville chinoise au Sud, le Huangpu à l'Est et Defense Creek (l'actuelle rue du Thibet) à l'Ouest.

La concession ne compte que soixante-six hectares, des marécages inoccupés, soit trois fois moins que sa consœur, le settlement britannique, lequel s'est agrandi entre temps, jusqu'à atteindre deux cents hectares. Une proclamation affichée sur les murs de la ville sanctionne la reconnaissance officielle des droits des Français à y établir résidence et garantit leur sécurité.

Pour l'autorité locale chinoise, l'attribution d'une concession est considérée comme un moindre mal, qui permet d'isoler les « Barbares », de mieux les contrôler et d'éviter des frictions avec la population, susceptibles de troubler l'ordre public.

L'accord franco-chinois sur la concession française aura près d'une centaine d'années d'existence, jusqu'au 1er mars 1946. Entre temps, elle se sera considérablement agrandie, en 1861, en 1900 et en 1914.

En obtenant l'octroi d'une concession territoriale, Montigny accomplit le premier acte - essentiel - de la mission qui lui est assignée et qu'il s'est lui-même assignée.

Dans son esprit, cette concession doit être une base et un moyen d'action. Le consul de France, qui n'appartient pas à la carrière et qui vient d'ailleurs, est un diplomate atypique, comme la France en a malheureusement peu compté. Son but n'est pas de faire de la politique, ni de s'adonner à une diplomatie trop subtile.



**Bernard Brizay**  
Résident de Paris

publi-information

## Désormais, même loin, continuez à honorer le souvenir de vos proches défunts

En Sa Mémoire :

des sépultures entretenues et fleuries toute l'année...



Pour beaucoup il est important que la tombe familiale reste propre et fleurie tout au long de l'année.

Mais il n'est pas toujours facile de réaliser soi-même cet entretien (manque de temps, perte de mobilité, éloignement géographique, ...).

C'est pour apporter une solution à toutes ces situations difficiles que la société « En Sa Mémoire » et son équipe intervient au quotidien.

Elle propose, toute l'année, un service complet d'entretien et de fleurissement des sépultures des proches défunts, « pour laisser le temps disponible au seul recueillement ».

En Sa mémoire se définit comme une « extension fami-



liale » et garantit une implication, un respect, équivalents à ceux d'une démarche personnelle.

Le fonctionnement est simple et transparent : libre choix de la fréquence d'intervention et des compositions de plantes dans les catalogues, envoi d'une photo de la réalisation (courrier ou email).

Le procédé d'entretien innovant est 100% écologique, sans impact environnemental.

En Sa Mémoire couvre les régions Ile de France, PACA, et Rhône-Alpes. Le développement d'un réseau national est en cours.

Désormais, même loin, même par manque de mobilité, vous pouvez continuer à honorer le souvenir de vos proches défunts.

Contact :

Tél : 04.42.700.800

Site internet : [www.en-sa-memoire.fr](http://www.en-sa-memoire.fr)

Mardi 13 Avril 2010



à 19h00  
à la CCIFC  
de Shanghai



CONFERENCE :

« VIVRE AVEC LE SAC DU PALAIS D'ÉTÉ »  
ANATOMIE D'UNE CATASTROPHE CULTURELLE...

Le Cercle Francophone et la CCIFC,  
en collaboration avec le Souvenir Français de Chine,  
sont heureux de vous accueillir à une conférence de

**Bernard Brizay**  
Historien et Journaliste

Les 7 et 8 octobre 1860, le fabuleux Palais d'été de Pékin, le Versailles chinois, est pillé par les Français et les Anglais, au terme d'une expédition militaire destinée à ouvrir la Chine au commerce occidental... et surtout à l'opium que les anglais produisent aux Indes ! Dix jours plus tard, sur ordre de Lord Elgin, il est incendié en représailles aux tortures et à la mort de prisonniers, otages des chinois.

Pour la Chine –et pour le patrimoine de l'humanité- la perte est immense, incalculable, irréparable. Le Palais D'Été, Yuanming Yuan était une des merveilles du monde. Il abritait en outre une extraordinaire collection d'œuvres d'art, amassée sur cent cinquante ans, et une inestimable bibliothèque. Tout fut pillé ou brûlé. A titre de comparaison, c'est comme si Versailles, le Louvre et la bibliothèque nationale avaient disparu.

Bernard Brizay nous fait donc le récit d'une des plus grandes catastrophes culturelles de l'humanité, que les chinois ont encore cruellement en mémoire.

Vente et dédicace de l'ouvrage « Le sac du Palais d'Été » à l'issue de la conférence

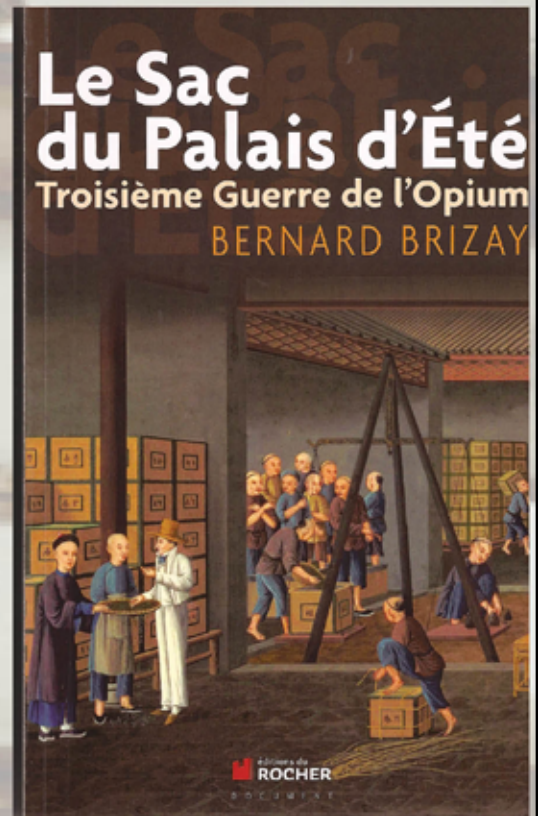
Participation: Membres: 100 Rmb  
Non Membres: 150 Rmb

Renseignements & Inscriptions

à la Permanence du CFS du lundi au Vendredi de 10h à 12h  
Yongjia road Lane 527, House 2, Ground floor (Wulumuqi Lu)  
Metro Ligne 1, Hengshan Lu 永嘉路527弄2号底楼 / 近乌鲁木齐路  
www.cerclefrancophonedeshanghai.com – Tel: 6431 1372  
cercle@cfshanghai.com



CCIFC - Shanghai  
2/F, Mayfair Tower, 83 Fu Min road, Jin An District,  
Shanghai 200040  
中法工商会  
中国上海市富民路83号巨富大厦2楼,  
邮政编码: 200040



Esa



# Une tentative de ligne postale par hydravion entre Hanoi et Hong Kong.

En mai 1929, un hydravion français, après avoir décollé de Hanoi, amerrit à Hong Kong. Son pilote a pour projet de développer une liaison postale régulière entre l'Indochine et Hong Kong par hydravion. Si le vol d'essai réussit, non sans difficultés, la tentative restera sans lendemain.



MONOMOTEUR FBA 17 HE 2.  
credit photo : APPARAT ( Association pour la Preservation du Patrimoine Aeronautique et la restauration d'Avions Typiques )

Le 17 mai 1929, un hydravion décolle de Hanoi à destination de Hong Kong. Son pilote, Robbe, souhaite établir une ligne postale régulière entre l'Indochine et Hong Kong.

C'est en effet l'âge d'or de l'Aéropostale, la ligne aérienne qui de 1927 à 1933 dessert, à partir de Toulouse, Dakar et l'Amérique du Sud. Mermoz, Guillaumet et Saint-Exupéry en sont les héros et leur légende fait des émules.

L'appareil, un hydravion « FBA Type 17 H » n'est pas des plus modernes. Il est sorti quelques années plus tôt des ateliers de Louis Schreck, constructeur d'hydravions du début du XXème siècle. C'est un appareil triplace d'une envergure de 13 m, long de 9 m et motorisé par un moteur Hispano-Suiza de 180ch. Sa vitesse maximale est de 142km/h et son autonomie de 350 km.

L'appareil décolle de Hanoi le 17 mai 1929 à 5 heures du matin. Peu après le départ, à la hauteur de Moncay, il rencontre une violente tempête qui force l'équipage à chercher un endroit propice pour amerrir.

Mais, en cours d'amerrissage, l'hydravion heurte un rocher affleurant à la surface de l'eau et le choc provoque une importante voie d'eau dans la coque.

Alternative : amerrir et couler ou re-décoller dans la tempête. Robbe choisit la deuxième option, réussit à reprendre

de l'altitude et atterrit à Haiphong à 10 heures (l'hydravion est doté d'un train d'atterrissage fixe).

Des réparations sont effectuées dans la journée afin de colmater la brèche dans la coque. L'hydravion peut alors décoller le 18 mai à 10 heures et il atteint Hong Kong le même jour à 17 heures, après des escales à Moncay, Fort-Bayard (aujourd'hui Zhanjiang, dans la province du Guangdong) et Macao.

Le lendemain 19 mai, l'hydravion décolle de nouveau pour prendre le chemin du retour et il arrive sans encombre à Hanoi le 20 mai, après une escale à Fort-Bayard.

L'arrivée de l'hydravion à Hong Kong intéresse grandement les autorités de la colonie britannique, en particulier celles du port de Hong Kong et celles de l'aérodrome de Kai Tak.

En effet, l'appareil n'est pas un hydravion spécialisé dans le raid aérien comme il s'en construisait à l'époque, mais au contraire un modèle de série, muni d'un moteur de puissance moyenne. La réussite de ce vol ouvre donc des perspectives intéressantes pour le développement du trafic aérien dans le sud de la Chine et pour les liaisons avec l'Indochine. Il s'agit en outre d'un appareil français et ce succès, outre le prestige qu'il apporte aux ailes françaises, peut avoir des impacts commerciaux. Le consul de France

à Hong Kong par interim, Marc Duval, dans sa dépêche du 22 mai 1929, note ainsi qu' « il eût été regrettable que Mr Robbe, dont l'arrivée avait été annoncée pour la veille, ne pût atteindre le but qu'il s'était proposé. Ceci n'aurait pas manqué de jeter un certain discrédit sur la valeur de nos pilotes et sur la qualité du matériel français d'aviation ». Le pilote Robbe souhaitait également se rendre à Canton mais le consul lui a déconseillé ce voyage « par suite de l'état de guerre existant actuellement ».

La réussite de cette première liaison par hydravion entre Hanoi et l'Indochine restera cependant sans suite et, neuf ans plus tard, le défi d'une liaison régulière avec Hong Kong sera relevé par un avion Dewoitine 338, à l'occasion du premier vol Air France, le 4 août 1938, que nous avons déjà conté. ●



**Christian Ramage**  
Membre du Souvenir Français  
Consul Général Adjoint,  
Consulat Général de France à Hong Kong

Sources : Archives du ministère des Affaires étrangères, Nantes.

# Les Canonnières Françaises du Yang-Tse (4)

## La Mission des Canonnières (1917-1930) Hervé Barbier

*L'activité de la flottille française sur le Yang-Tsé peut se résumer à trois objectifs principaux : la protection des intérêts économiques français, la protection des nationaux français, et la protection des intérêts moraux.*

*A partir de 1917, un phénomène nouveau influence le rôle des canonnières: l'essor considérable de la navigation commerciale à vapeur. Ce type de navigation devient un enjeu entre les puissances étrangères et profite aux armateurs et compradores (intermédiaires commerciaux) chinois qui voient là le moyen de se mettre à l'abri de l'arbitraire des administrations chinoises locales. Pour les canonnières, il faut protéger mais aussi contrôler les vapeurs battant pavillon français.*



L'ouverture du commerce étranger des ports fluviaux chinois a offert de nouvelles perspectives économiques. Le Yang-tsé étant la seule grande voie par laquelle la Chine centrale communique avec le reste du monde, le fret est de valeur élevée, et attire les convoitises étrangères. Une navigation entre Yichang et Wanxian n'est possible qu'aux moyennes et hautes-eaux, c'est-à-dire d'octobre à décembre et de mai à juillet, soit environ six mois.

Pourtant, l'exploitation des services commerciaux sur le Haut-Fleuve, en dépit des risques qu'elle comporte, est généralement rémunératrice. En effet, Chongqing est le centre de concentration et de distribution du Sichuan, province la plus riche de Chine.

La navigation commerciale sur le Haut-Fleuve va donc connaître un essor considérable. En 1920, trois compagnies assurent l'essentiel du service de navigation entre Shanghai et Chongqing : les compagnies anglaises Jardine & Matheson (six vapeurs), Butterfield & Swire

(6 vapeurs), et la compagnie japonaise Nippon Yusen Kaisha (huit vapeurs). Après l'échec financier de la Compagnie Asiatique de Navigation, le pavillon commercial français est absent du Yang-tsé. Les débuts sont modestes mais en 1921, près d'une dizaine de bâtiments portent le pavillon français. En réalité, la quasi-totalité des vapeurs appartient à des armateurs chinois qui se contentent de fournir les capitaux et l'infrastructure commerciale n'ayant que peu d'expérience dans la navigation à vapeur.

De plus, arborer un pavillon étranger, c'est échapper aux autorités militaires chinoises et bénéficier des avantages des vapeurs commerciaux étrangers.

Les autorités consulaires françaises, soucieuses de voir flotter le drapeau national sur le fleuve, sont peu enclines à vérifier la vraie nationalité des compagnies et ferment les yeux. Certaines compagnies possédant leur siège dans la Concession française de Shanghai sont aussi de gros contribuables.

Contrairement aux Français, les Anglais ont stoppé rapidement toute dérive. Ils ont retiré leur pavillon aux vapeurs jugés trop chinois et pas assez anglais. Vis à vis de cette flotte « métisse », la position de la marine française se trouve faussée.

La flottille du Yang-tsé qui a pour mission de protéger les intérêts français doit supporter les conséquences d'une situation dont la genèse lui était totalement étrangère. Le développement de cette navigation commerciale à vapeur s'effectue au milieu d'un climat politique hostile. En 1921, la guerre civile au Sichuan bat son plein. Les bandes qui infestent la vallée du Yang-tsé ont de moins en moins de scrupules à attaquer les bâtiments naviguant sous pavillon français.

Ces attaques se présentent sous plusieurs formes : la fusillade qui s'effectue en un point ou le chenal longe l'une des rives à faible distance, la destruction du balisage du fleuve qui augmente le risque d'échouage et facilite le pillage ou encore le blocus du fleuve par un barrage de jonques. >>>

>>> Face aux difficultés éprouvées par les canonnières à assurer efficacement la protection de la navigation commerciale sur le Haut-Fleuve, certains n'envisagent une solution au problème que par une action commune des différentes flottilles. Un projet de proclamation internationale auprès des autorités chinoises n'a cependant aucun effet.

En 1923, la guerre civile bat son plein. Les bateaux de commerce français sont sous la menace permanente d'une réquisition ou de fusillades inopinées, et plus que jamais les canonnières se trouvent en première ligne.

La campagne de 1924 voit se développer une véritable protection à outrance de la flotte commerciale française par la flottille du Yang-tsé mais les abus de pavillon se multiplient car les armateurs chinois profitent du pavillon français pour développer un trafic d'armes et d'opium. En protégeant ces navires, les canonnières s'exposent aux représailles des autorités chinoises. Assez vite, les compradores, avec la complicité des armateurs, ont développé des trafics en tous genres. Arborant le pavillon français, ils bénéficient de la protection de la Marine française pour transporter notamment des équipements militaires destinés aux seigneurs de la guerre.

Tout bâtiment reconnu coupable d'abus de pavillon est susceptible de se voir retirer son pavillon et d'être interdit d'appareiller. Finalement, un permis de navigation annuel délivré par l'autorité consulaire de leur port d'attache assure la légalité des bâtiments naviguant sous pavillon français. Au début de 1926, il est décidé de limiter l'emploi de détachements armés à bord des vapeurs commerciaux car chaque fois qu'un garde armé répond à une attaque et fait des victimes, les autorités chinoises exigent des indemnités des compagnies. Sous la pression des autorités chinoises, les autorités consulaires françaises finissent pourtant par autoriser sous certaines conditions, le transport de troupes chinoises sur les vapeurs français. La Marine ne veut en aucun cas cautionner cette décision en s'appuyant sur l'article 12 du traité de Tientsin qui mentionne que les navires français ne peuvent être frappés de réquisition pour quelque service public ou privé que ce puisse être. Pour limiter les incidents, le contre-amiral Basire interdit aux canonnières de s'engager dans les zones d'hostilité sur le Haut-Fleuve à moins de nécessité absolue. A la fin de 1926, les autorités consulaires décident la suspension de toute navigation de vapeurs français sur le Yang-tsé. Ceux-ci sont repliés sur Hankou. C'est un échec de la diplomatie.

Au début des années 20, pour occuper une place prépondérante dans le commerce en Chine, les consuls ont accordé le pavillon français à n'importe qui. Pour quel résultat ? En 1928, la place de la France dans l'économie chinoise est

toujours aussi faible (10e rang) loin derrière les anglo-saxons. La protection de la navigation commerciale n'a pas été la seule mission des canonnières françaises qui assuraient également la protection des ressortissants français. En 1924 déjà, le contre-amiral Frochot déclarait : « Il n'existe plus en Chine de gouvernement central ayant une autorité réelle sur le pays, capable d'y faire respecter la vie, les biens et les droits des étrangers ». La situation est telle que l'emploi de la force est nécessaire pour assurer la défense des étrangers en Chine. L'intervention se situe dans deux cas particuliers : la participation à la défense des Concessions françaises et la protection des nationaux français hors des Concessions. Il y a d'une part la menace directe des autorités chinoises : le refus de reconnaître les privilèges, la saisie des biens lors du refus de payer des taxes illégales ; les émeutes et les mouvements xénophobes étant souvent favorisés par les pouvoirs publics. D'autre part, il existe la menace des pirates et des brigands qui est plus difficilement maîtrisable car elle se situe sur les confins du Sichuan et du Hubei. Dans les années 20, une nouvelle menace apparaît : les communistes. Ces « bandes rouges » dont la cible privilégiée sont les missionnaires, enlevés ou massacrés. De plus un type de menace indirecte a été déterminée, elle est représentée par la lutte entre deux partis rivaux qui s'emparent de villes, et pillent s'ils en ont le loisir. Sur le Yang-tsé, la France possède deux Concessions, une à Shanghai et une à Hankou, et la carence des autorités locales a contraint la France à en assurer l'administration et la défense. A Shanghai la population de la Concession est de 450 000 habitants dont seulement 1 500 français alors qu'à Hankou elle est proche de 10 000 habitants avec environ 320 étrangers. Les forces affectées à la défense de la Concession de Shanghai sont composées des forces de police locale, des compagnies de débarquements des bâtiments F.N.E.O (Forces Navales d'Extrême-Orient), présents sur la rade et des forces militaires appartenant au C.O.C. (Corps d'Occupation de Chine). Ces forces ont pour mission d'interdire par tous les moyens l'accès de la concession à tout élément de désordre armé ou non armé, de supprimer toute manifestation intérieure, d'empêcher une occupation, et si nécessaire d'assurer l'évacuation des nationaux français.

Sur le Haut-Fleuve les ressortissants français étant assez isolés, des plans d'évacuation sont établis après accord entre les autorités diplomatiques et la Marine.

En 1926, Chiang Kai -shek parvient à s'imposer à la tête du parti nationaliste, et il veut en finir avec les seigneurs de la guerre. Le 21 mars 1926, la prise de Shanghai par les forces coalisées des communistes et du Guomintang marque une nouvelle étape dans l'avance des

nationalistes qui contrôlent tout le pays au sud du Yang-tsé.

La fin de 1927, voit une normalisation relative de la situation en Chine. Chang Kai-shek devient l'homme fort du pays. A la fin de l'été, le Doudart de Lagrée, le Balny et le La Grandière stationnent à nouveau sur le Haut-Fleuve. La permanence sur le Bas-Fleuve est assurée par la canonnière Alerte. Cependant, les communistes font une « chasse » acharnée aux missionnaires, et les canonnières doivent désormais protéger les missions catholiques. En vertu des traités de Huangpu et de Tientsin, la France exerce un protectorat sur les missions catholiques en Chine. En 1845, un édit impérial avait garanti le libre exercice du christianisme, protection renforcée en 1858 par le traité de Tientsin qui permet aux missionnaires de voyager et de résider à l'intérieur de la Chine. Dans toutes les provinces traversées par le Yang tsé kiang, des missionnaires catholiques se sont implantés, qu'ils soient français ou étrangers. Dans les provinces du Bas-Fleuve, ce sont les Jésuites qui assurent l'apostolat religieux, le Moyen-Fleuve est le domaine réservé des Franciscains, tandis que d'autres congrégations résident à Wuchang, Hankou, Yichang et Nanchang dans le Jiangxi. Les missionnaires représentent l'un des éléments de la pénétration française en Chine, et ils ont poussé les autorités françaises à imposer à la Chine leur protection. Cette situation a favorisé le développement d'un mouvement xénophobe envers les missionnaires considérés comme des agents à la solde de l'impérialisme occidental d'où la politique du Vatican qui vise à développer un clergé indigène pour mettre fin à un tutelle jugée suspecte. Certains pays préférèrent de plus que leurs missionnaires s'en remettent aux autorités chinoises pour éviter les représailles. Pour les canonnières, il leur est précisé que l'intérêt porté aux missions doit être proportionné aux services que leur action peut rendre à la cause française. La Marine fait la distinction entre les missionnaires qui recherchent la protection française, ceux qui ont recours à l'intervention d'autres pays, ceux qui traitent avec les autorités chinoises, et enfin ceux qui exercent une action nuisible aux intérêts français. ●



**Michel Nivelle**  
Membre du Souvenir Français  
de Chine,  
résident de Shanghai

# L'Atelier de Tushanwan

*Le district de Xujiahui est sur le point d'ouvrir un musée sur l'ancien site de l'orphelinat et de l'école d'art et d'artisanat de Tushanwan (Tou Se We en shanghaien).*

*Tushanwan, sur la pointe sud de Xujiahui, est situé à la courbe du ruisseau Zhaojiabang. Son courant s'étant arrêté, un canal y fut creusé, et la terre empilée à cet endroit forma une « colline ». De là le nom de Tushanwan (« la courbe où la terre forme une colline. ») En 1864, les Jésuites de Shanghai créèrent l'orphelinat de Tushanwan, lequel ferma seulement en 1960, et fut donc en activité durant près d'un siècle.*

Tushanwan fut le berceau de la peinture occidentale en Chine, et éduqua plusieurs générations d'artistes renommés. C'est la source de la culture shanghaienne moderne aussi bien que de ses arts et artisanats, l'origine de nombreuses "premières" dans l'histoire de l'artisanat chinois. Les œuvres de l'atelier furent présentées lors des expositions universelles, notamment celles de 1900, 1915, 1933 et 1939. Ses portiques chinois géants, les reproductions de pagodes, les portraits et sculptures de personnages célèbres et de Madones chinoises y obtinrent plusieurs prix et médailles.

Le fondateur de l'atelier d'art de Tushanwan fut en fait le frère jésuite catalan Juan Ferrer, né en 1817 au sein d'une famille de sculpteurs et d'architectes. Sur l'initiative des jésuites français qui dirigeaient la mission, l'atelier fut intégré au sein d'un orphelinat ouvert sur le site en 1864. Tushanwan se trouvait ainsi intégré au complexe jésuite de Zikawei lequel comprenait des établissements d'enseignement (notamment le Collège Saint Ignace fondé par le père Claude Gotteland en 1850), une très grande bibliothèque, un musée d'histoire naturelle (fondé par le père Pierre Heude en 1868) ou encore un observatoire et une station météorologique (fondé par le père Augustin Colombel en 1873). Des professeurs jésuites français, espagnols, italiens, et, progressivement chinois, y enseignèrent aux jeunes orphelins la peinture, la sculpture, la gravure, l'ébénisterie, l'art du vitrail, l'imprimerie et d'autres techniques, formant ainsi plusieurs générations d'artisans et d'artistes shanghaiens. Vers 1886, il y avait 342 orphelins vivant à Tushanwan, 133 recevant une formation à l'atelier. Un quartier d'ouvriers chrétiens se forma peu à peu aux alentours de l'atelier, perpétuant une tradition locale spécifique. Le premier directeur de l'orphelinat fut le père Emile Chevreuil, qui exerça son mandat de 1864 à 1877 (avec une interruption en 1870-1871, puis



de nouveau de 1882 à 1892. Plus tard, les pères Louis Bouvet et Joseph Lapparent jouèrent également un rôle important dans le développement de l'institution. D'autres figures notables de l'orphelinat furent le père Casimir Hersant, qui adopta les méthodes d'imprimerie les plus modernes alors en 1874, le frère Xavier Coupé, qui de 1912 à 1936 fut le directeur de l'atelier de peinture, ou encore le frère Léo Mariot, architecte et fondateur de l'atelier de sculpture.

« L'Imprimerie de Tou Se We », ainsi qu'elle était connue, avait imprimé vers 1934 environ 350,000 copies de livres chinois, et 70,00 copies de livres occidentaux. Elle publia notamment la série des « Variétés sinologiques », remarquable par la qualité des cartes et peintures qui l'accompagnaient.

Parmi les étudiants issues de l'atelier,

l'un des plus connus est Zhang Chongren (1907-1998), sculpteur célèbre en Europe comme l'ami de Hergé et l'inspirateur du personnage de Tchang. Il termina sa carrière comme directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Shanghai. Avant lui, Zhou Xiang (1871-1933) et Xu Yongqing (1880-1953) eurent un rôle pionnier dans l'introduction des arts occidentaux, notamment de l'aquarelle, en Chine. ●



**Benoit Vermander**  
Directeur de l'Institut Ricci  
Shanghai-Taïpei  
Professeur à la Faculté de  
Philosophie de l'Université  
Fudan  
Résident de Shanghai

# Les Emissions pour les Comptoirs de l'Inde Française.

Les Portugais ont contrecarré les premières intentions françaises pour établir des comptoirs commerciaux en Inde et en Extrême-Orient. En 1664, Jean-Baptiste Colbert, ministre des finances, a réussi à fonder la première compagnie des Indes viable pendant le règne de Louis XIV.



La compagnie s'est d'abord implantée à Surat en Inde occidentale et a mis un pied en Inde méridionale en acquérant Pondichéry en 1674. La désintégration de l'empire de Mughal et la rivalité des puissances locales qui ont tâché de combler le vide, ont précipité la lutte franco-britannique pour le contrôle des Indes où les Anglais sont sortis vainqueurs ne laissant aux Français que quelques territoires essaims dont les principaux furent : Chandernagor (1673), Pondichéry (1674), Mahe (1721), Yanaon (1723) et Karikal (1738). A la décolonisation, les territoires français ont été transférés à l'union indienne.

Le transfert de fait de Pondichéry a eu lieu le 1er novembre 1954 et transfert de jure le 28 mai 1956. La banque de l'Indochine a émis des billets de banque en roupie pour les comptoirs français à partir de 1898.

La Roupie se divisait en 8 Fanons et un Fanon était équivalent à deux Annas. Les billets d'une Roupie ont été émis juste après la première guerre mondiale.

Un billet de 50 Roupies portait le buste de Dupleix, fondateur de l'empire français en Inde. Ces billets ont continué à avoir cours légal jusqu'en 1954, où ils ont été remplacés par la devise indienne.



**Edouard George**  
Résident de Ho-Chi-Minh-Ville,  
Vietnam  
Membre du Souvenir Français

# Le siège des légations et du Beitang Les prémices d'un massacre (1)

*Dans une série d'articles dont celui-ci est le premier, nous allons nous intéresser aux événements qui furent le prélude au siège du quartier des légations et du Beitang de Juin à Août 1900 et durant lequel des centaines d'étrangers et des milliers de chrétiens chinois furent tués par les adeptes d'un mouvement xénophobe né dans le Shandong et soutenu par l'impératrice douairière Cixi et une faction du gouvernement chinois.*

## Le Beitang:

En 1693, l'empereur Kangxi fut atteint d'une fièvre persistante et les jésuites installés à la cour de Chine depuis 1610 eurent la bonne idée de lui faire administrer de la quinine, qu'ils avaient reçue des Indes. Il recouvrit rapidement la santé et en reconnaissance, il leur offrit un terrain situé à l'ouest de la Cité Pourpre, où ils purent établir une résidence permanente: le domaine du premier Beitang. La résidence du Beitang fut conçue à la manière des grandes cours carrées que les princes mandchous se construisaient à l'intérieur de la ville impériale, successions de cours entourées de 4 bâtiments. Ceux-ci abritaient les chambres des pères, les salons, les salles de réunion et des annexes pour le personnel.

A l'ouest de la résidence, une église fut construite, dédiée à Saint Sauveur, et qui fut consacrée le 9 décembre 1703.

Elle faisait 75 pieds de long, 33 de large et 30 de haut et était surmontée d'un clocher dépassant légèrement du toit. Elle était ornée de colonnes ioniques et corinthiennes et de trois inscriptions signées de la main de l'empereur. Celle du haut était fort significative car elle annonçait en substance: « La vraie valeur de toutes choses ».

En 1885, l'empereur Guangxu monta sur le trône et afin de ménager l'impératrice douairière Cixi, il fut décidé de lui construire un palais à l'ouest de la Cité Pourpre et séparé de celle-ci par un lac. Le Beitang se trouva être englobé dans les jardins du nouveau palais.

Si l'expropriation des deux milles familles chinoises ne fut qu'une formalité, celle du domaine religieux le fut moins. C'est le vice-roi Li Hongzhang qui fut chargé de la négociation. En face de lui, il avait le redoutable Ministre de France Constans, fin négociateur et qui avait pris son rôle de défenseur des chrétiens très à cœur.

Le Ministre négocia habilement la mise à disposition d'un grand terrain au Nord Ouest du Beitang.

L'empressement que montrèrent les chinois



à la fin 1887 permit au Ministre d'exiger des conditions supplémentaires sous la forme de la destruction d'un temple bouddhiste situé juste devant la future cathédrale.

Le gouvernement accepta à contre cœur et le domaine du nouveau Beitang se développa tout autour de la cathédrale consacrée en 1890 et comprenant un orphelinat, un séminaire, un musée, un hôpital et de nombreux bâtiments abritant les religieux.

## Le Quartier des Légations:

Durant la période Ming, la rue qui courrait d'ouest en est dans le coin sud est de ce qui est la place Tian An Mien aujourd'hui était connue comme la « rue de l'est pour l'échange du riz ».

En effet, le Grand Canal arrivait au

coin sud est de la ville Tartare, donc tout le quartier servait d'entrepôt des marchandises venues des quatre coins de la Chine.

Par la suite, il y fut construit des hôtels pour les gens des frontières qui venaient payer tribut à l'empereur: la rue devint « l'allée Est pour le mélange des peuples ». (Dong jiao min xiang).

Ce quartier fit donc des les premières heures, le lieu de résidence des tous les visiteurs des peuplades inféodées à l'empire. En 1727, les russes furent même autorisés à y établir une mission. Après le traité de Tientsin de 1858 et le non respect de ses clauses par l'empereur, les troupes alliées attaquèrent Pékin et mirent à sac le Palais d'été.

Dans les clauses de la reddition figura l'acceptation d'une représentation étrangère dans l'enceinte de la Cité Interdite.

C'est ainsi que l'empereur autorisa les puissances étrangères à s'installer dans ce quartier, car il avait comme vocation d'abriter ceux qui présentent leurs tributs! Ce quartier devint dès cette époque le « quartier des légations ».

Les britanniques louèrent la maison du prince Su, un officiel Mandchou qui était en manque d'argent.

Les français s'installèrent tout près en louant celle du prince Yang.

Les américains occupèrent un temple Taoïste abandonné, en face de l'hôtel des russes. Les autres puissances se répartirent dans la rue.

Jusqu'en 1900, le quartier n'était pas exclusivement étranger: les légations se trouvaient parmi les demeures des princes Mandchous et autres dignes représentants des autres minorités tributaires. Les Mongols avaient même établi un marché de leurs produits près de la légation de Grande Bretagne.

## Les Boxers:

Les sociétés secrètes existaient en Chine depuis plusieurs siècles, et avaient comme



Tsungli Yamen

>>> but premier de protéger et aider des communautés unies par leurs origines, leurs activités ou leurs intérêts. Elles étaient toutes rattachées à la société des « Triades ».

Une de ces ramifications en était la société des « Vieux frères » (Ko-loa-houei) et du « Grand couteau » (Ta-tao-houei). Cette dernière fut le berceau d'une association dénommée « I-ho-kiuën », ce qui signifiait aussi bien « Poings de l'harmonie » que « Lutteurs pour la justice et la concorde ». Sa devise « officielle » était rien de moins que « protéger la dynastie et exterminer les étrangers ». Ses membres se livraient à des exercices physiques sous forme de lutte et de boxe, d'où son nom : « le mouvement des Boxers ».

C'est dans la province du Shandong que le mouvement de révolte des Boxers naquit en réaction à une mauvaise administration, aux dégâts occasionnés par le commerce de l'opium et à l'occupation de la baie de Kiao-Tchéou (Jiaozhou) par les allemands. Malgré plusieurs interventions de l'armée impériale, le mouvement s'étendit dans les provinces du Nord, multipliant les persécutions et les massacres de chrétiens, considérés comme les suppôts de la présence étrangère en Chine. Le massacre de deux religieux allemands le jour de la Toussaint 1897, puis celui du père Henri Chanés en octobre 1898, et surtout celui du père S.M. Brooke un an après, alarmèrent les puissances occidentales qui multiplièrent les notes de protestation auprès du Tsung-Li Yamen – le ministre chinois des affaires étrangères.

auprès du Tsung-Li Yamen – le ministre chinois des affaires étrangères. Le gouvernement chinois avait subi depuis de nombreuses années défaites et frustrations.

Cela avait commencé avec la perte de l'Indochine et du conflit avec la France en 1884/1885, cela avait continué avec la débâcle des troupes chinoises devant l'agresseur nippon et l'humiliant traité de Shimonoseki signé en avril 1895. Par la suite, la Chine s'était vue imposée la présence Allemande au Shandong, la Française à Kwangchowwan (Fort Bayard), l'extension de la mainmise britannique sur Hong Kong et leur présence à Wei Hai Wei (Wei Hai).

Cela s'était poursuivi par l'intervention des puissances lors de l'emprisonnement de l'empereur Guangxu et de la visite imposée d'un médecin français afin de s'assurer que celui-ci était toujours vivant.

Aussi quand au printemps 1899 le gouvernement chinois fit barrage à la présence italienne dans la baie de Sanmen et que les italiens abandonnèrent leurs aspirations, l'impératrice douairière vit apparaître l'espoir de résister à l'interventionnisme étranger et de se débarrasser enfin d'eux pour que tout « revienne enfin dans l'ordre des choses ».

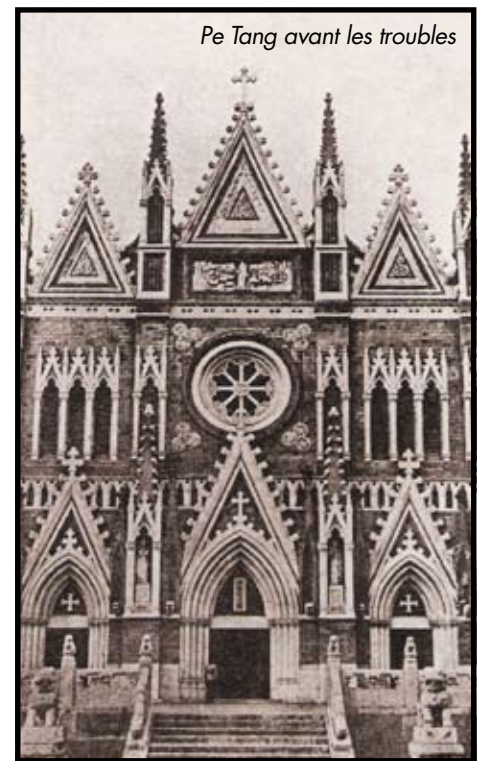
Aussi l'apparition de ce mouvement xénophobe des Boxers apparut aux yeux d'une faction importante des princes et conseillers de l'impératrice douairière, menée par le prince Tuan, comme étant peut-être un moyen

de réagir face à l'agression étrangère. Le gouvernement décida donc d'ignorer les demandes des étrangers de punir les responsables des massacres de chrétiens.

A l'aube de ce vingtième siècle il y avait Chine quelque 700.000 chinois convertis au catholicisme et dont la vie religieuse était régie par 850 prêtres et religieuses, la plupart français, ainsi que 85.000 chinois convertis au protestantisme sous la guidance de quelque 2500 missionnaires anglais et américains.

La population étrangère était d'environ 11.000 personnes, constituée en majorité d'anglais, d'américains, de français, d'allemands et de japonais.

La scène était prête et dès le début de cette année 1900 la tension était palpable dans le nord de la Chine pour tous les étrangers qui y résidaient.....



Pe Tang avant les troubles



**Charles Lagrange**  
Membre du Souvenir Français  
de Chine  
Résident de Pékin

# Marcel E. Grancher (1897-1976)

Le deuxième auteur de notre duo, Marcel Etienne Grancher, est né à Lons-le-Saulnier en 1897. Mais c'est à Lyon qu'il passera toute sa jeunesse. Il participera à la Grande Guerre dès 1916 et en racontera plus tard son expérience dans le roman '5 de Campagne' qui lui vaudra le prix Courteline en 1938.

Dès après la guerre, il va séjourner pendant deux ans en Chine pour le compte d'une soierie lyonnaise. C'est de là qu'il rapportera ses deux premiers romans shanghaiens. Les premiers d'une très longue série puisque Marcel Grancher écrira au total près d'une centaine de titres. Il fonde les Editions Lugdunum au début des années 30, et militant gaulliste pendant l'occupation, il participe à la presse clandestine opposée au gouvernement de Vichy.

L'après-guerre le voit se lancer dans un nouveau genre littéraire, le roman 'gai'. Il nous livrera quelques titres inoubliables comme 'La fille au Condor' qui se passe en Amérique du Sud, 'La dame au fez rose' (Afrique du Nord), ou encore plus près de chez nous, 'La souris de l'abbé Jouvence'.

Les deux premiers romans asiatiques seront écrits en collaboration avec Jean d'Agraves. 'Mirage d'Asie' en 1927 et l'année suivante, 'La princesse aux dragons verts'.

C'est la gentille histoire de Juste Regnard, unique héritier du soyeux lyonnais Hector Regnard qui au lendemain de ses fiançailles avec la planureuse Madeline, fille d'Edmond Berger, de Berger et Cie, soieries en tous genres... est expédié en Chine pour y effectuer 'son stage obligatoire de deux ans dans une filature sans lequel il n'est bon marchand de soie'.

Après les échanges des promesses coutumières avec sa fiancée, notre héros embarque pour la longue traversée qui doit l'amener à Canton.

Peu après l'escale de Saïgon, alors qu'il se dirige vers la salle de bains, une porte donnant sur la coursive s'ouvre et apparaît 'une sublime jeune fille chinoise aux yeux verts, jolie comme seules les Mandchoues savent l'être !'.

Une vision que ne peut oublier notre héros. La chance va lui sourire :

après un mois de formation à Canton, il va devoir rejoindre la filature d'I-Tchang. Une perspective qui ne lui sourit guère. 'Un trou perdu, au bord du Yang-Tsé, à deux jours de Hankéou..

Laisser tomber la joyeuse vie cantonaise ? Ah fichtre non !'

C'est alors qu'il apprend que le 'touki-oun' de la province du HouPé n'est autre que le père de la Princesse aux Dragons verts...'

C'est en 1930 que paraît le deuxième et excellent roman, 'Shanghai'. L'auteur lui-même le présente ainsi : 'Des amis m'avaient dit:



'Des amis m'avaient dit:  
'Vous devriez écrire une histoire sur la Chine, vous qui avez habité ce pays là.'  
Or je n'ai jamais habité la Chine; j'ai habité Shanghai.

Ce n'est pas la même chose. Shanghai, c'est un port, plus cosmopolite et plus étrange que tous les autres ports. On y trouve toutefois quelques Chinois.

D'autre part, à Shanghai, il n'arrive pas d'histoires. On y va au bureau, on y va au Club, on s'y couche de bonne heure après avoir bu une grande tasse de camomille...'

Heureusement pour les romanciers, arrive parfois d'Europe un bon jeune homme à qui l'on a conté que Shanghai était le Paris de l'Extrême-Orient, la moderne subure. Et l'infortuné se laisse prendre au mirage de cette vie factice...'

Le jeune homme du roman, André Durioux, va goûter au mirage.

Envoyé par un commissionnaire lyonnais pour tenir son comptoir de Shanghai, André, moderne Rubempré, va découvrir tous les plaisirs que l'on peut trouver sur les rives du Wangpoo.

Installé dans la maison d'hôtes de Madame Trou-Petit, il va rapidement prendre place au milieu de la communauté d'affaires de Shanghai et sera reçu au 'French Club' à deux pas des jardins de Kou-Ka-Za.

Hélas, une vie dissolue et quelques mauvaises rencontres vont rapidement transformer le mirage en cauchemar qui s'achèvera une nuit, au bord de Rubicon Road...'



**François Doré**  
Librairie du Siam et  
des Colonies - Bangkok  
librairiedusiam@cgsiam.com  
Membre du Souvenir Français  
de Chine.



# Le retour d'Elise Rieuf à Shanghai

Du 22 mai au 6 juin 64 toiles et dessins de l'artiste qui vécut et travailla à Shanghai de 1927 à 1930 seront exposés au Musée Xu Hui.

*Née en 1897 à Massiac, petite ville du centre de la France, Elise Rieuf manifeste très jeune ses dons artistiques. Après l'Ecole des Beaux Arts de Clermont-Ferrand, elle part en 1918 à Paris préparer le professorat de dessin. Inscrite à l'Académie Lacaze Elise Rieuf fait la connaissance de Marguerite J. Carpentier. Peintre, sculpteur et graveur, celle-ci a fait partie des premières promotions de femmes admises aux Beaux Arts de Paris (1902).*

Elle a séjourné à la Villa Medici et travaillé chez Rodin comme disciple et praticien jusqu'à la mort du Maître (1917). Elise Rieuf va devenir une fidèle de son atelier situé rue de la Source à Auteuil. Elle y rencontre les modèles de Rodin, Isadora Duncan, Loïe Fuller, les sculpteurs Van Rasbourg, Escoulat, Bartholomé, le peintre Forain, Gabriel Faure... Elle se joint aux jeunes étudiantes qui entourent Marguerite J. Carpentier, recherchent ses enseignements et formeront ce qui est considéré maintenant historiquement, comme la première école de femmes artistes indépendante de la tutelle masculine.

En 1927, Elise Rieuf épouse l'architecte Paul Veysseyre. Associé d'Alexandre Léonard, Veysseyre vit à Shanghai depuis 1922. Les deux hommes viennent de réaliser le Cercle sportif français, célèbre et luxueux lieu de loisirs, magnifiquement rénové aujourd'hui par le groupe hôtelier Okura. Au cours des années ils construiront nombre d'édifices : l'église St Pierre, le Dauphiné, le Poste Mallet, le Rudjin Hospital etc.

Elise Rieuf part pour Shanghai. Un de ses carnets de dessin évoque le Metzinger et ses passagers, croqués sur le vif au cours de la longue traversée.

Elle réalisera en Chine une des parties les plus intéressantes de son œuvre. Dès son arrivée, elle expose au Shanghai Art Club, parmi les artistes des concessions, française et étrangères. Elle habite Sieyès Road (aujourd'hui Yong Jia Lu) une maison Art Déco construite par son mari.

Cette maison existe toujours. Paul Veysseyre l'emmène sur son house boat à la découverte de villages perdus au bord des canaux et des rivières. Elle passera, au cours de ces vagabondages et pendant ses séjours à Kuling, lorsqu'elle fuit en altitude la chaleur humide de Shanghai, des moments de profond bonheur, fixant dans sa mémoire ou sur le papier images, couleurs, lumières, rencontres insolites.

Elise Rieuf passera à Shanghai trois années d'intense production artistique. Scènes de rues, dessins rapides ou portraits fouillés, paysages, marines couleur de limon et de brume, les œuvres de



La robe a fleurs, pastel

les œuvres de cette période sont le fascinant et rare témoignage d'une artiste européenne sur la Chine d'avant la Révolution. Lorsqu'elle se séparera de son mari, en 1930, elle rapportera avec elle l'intégralité des œuvres exécutées en Chine, plus de cent huiles, pastels, dessins, lavis, gravures.

De retour en France Elise Rieuf mène la vie indépendante – et socialement difficile dans le contexte de l'époque – d'une femme divorcée, gagnant sa vie et de surcroît artiste.

Elle voyage à travers toute l'Europe et peint dans ses divers ateliers. Elle prend sa retraite à Aix-en-Provence et revient passer ses dernières années à Massiac où elle meurt en 1990..

## Le Musée municipal Elise Rieuf

En 1991 la ville de Massiac reçoit de Charles Rieuf une donation de 170 œuvres d'Elise Rieuf, dont quarante réalisées en Chine. La décision d'ouvrir un musée est entérinée.

Un dossier est adressé

>>>



Autoportrait



petite Chinoise

>>> au service culturel de l'ambassade de Chine à Paris et Monsieur Zhu Quishan nous fait l'honneur de venir inaugurer le Musée, conjointement avec le maire de Massiac. Au terme de sa visite, il nous assure qu'il considère les œuvres de la Période chinoise d'Elise Rieuf comme « les enfants de la Chine » et exprime le vœu qu'elles soient un jour exposées à Shanghai.

En 2008, Charles et Sophie Rieuf assistés de Marion Boyer, conservatrice du Musée Elise Rieuf, font une démarche auprès de Monsieur Pu Tong, ministre conseiller culturel à l'Ambassade de Chine à Paris, pour savoir s'il est possible, à la faveur de l'Exposition Universelle de 2010, de réaliser le souhait de Monsieur Zhu Quishan. La réponse très bienveillante de Monsieur Pu Tong nous encourage à poursuivre le projet qui aujourd'hui entre dans sa réalisation. Nous serons à Shanghai au musée Xu Hui du 22 mai au 6 juin 2010 avec 64 œuvres d'Elise Rieuf, peintes et dessinées entre 1927 et 1930.

#### *Le Retour a Shanghai*

Nous avons reçu au cours des deux ans de préparatifs de l'exposition des aides inestimables sans lesquelles elle n'aurait pu être organisée. Il est impossible, faute de place, de remercier ici tous les participants au projet mais nous profitons tout de même de ces lignes pour remercier tout particulièrement Mme CHEN Dong, Deputy Director of Publicity department of CPC Shanghai Committee, Mr CHEN Chunqian, directeur du bureau d'administration culturelle de Xuhui, ainsi que Mr Michel DONG (DONG Youning), President de Jin Dian Management Consulting Company.



L'exposition aura lieu au SHANGHAI XUHUI ART MUSEUM du 22 mai au 6 juin 2010, au 1413 HUAIHAI Road, Shanghai, à 50 mètres de la Residence du Consulat de France à Shanghai, à côté du croisement avec la Wurumuqi Road (metro Changshu Road station). L'entrée est gratuite et le musée est ouvert de 9 heures du matin à midi, puis de 13h à 16h30 tous les jours sauf le lundi.

L'exposition sera placée sous le haut patronage de Monsieur Thierry MATHOU, Consul Général de France à Shanghai, avec le soutien de Monsieur Jean-Pierre RAFFARIN, Ancien Premier Ministre et Sénateur de la Vienne.



**Marion BOYER**  
Conservatrice du Musée Elise RIEUF  
Agréée des Musées de France  
Résidente en France.



**Laurent SOLOMON**  
Représentant amical du Musée Elise RIEUF à Shanghai  
Membre de Souvenir Français de Chine  
Résident de Shanghai

# Demandez votre carte de Membre du Souvenir Français de Chine!



Cotisation: 30 euros ou 300 RMB par an

Imprimez le bulletin d'adhésion ci dessous, complétez le ou joignez votre carte de visite et renvoyez le à l'adresse indiquée accompagné de votre règlement de **préférence 300 rmb en espèce** ou alors 30 euros par chèque libellé au nom de Christian Roussel.

à envoyer à : M. Christian Roussel, Trésorier  
XiJiao BaoCheng Garden, B 11 - 101 Jin Bang Road - Shanghai 200335 CHINE  
courriel : [tresorier@souvenir-francais-asie.com](mailto:tresorier@souvenir-francais-asie.com) - tel. +86 - 138 189 891 82

## LE SOUVENIR FRANCAIS DE CHINE

*Le Souvenir Français est une Association Nationale Couronnée  
par l'Académie Française et l'Académie des Sciences Morales et Politiques*

**SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S.E. M. HERVE LADSOUS  
AMBASSADEUR DE FRANCE EN FRANCE**

### Membres Honoraires

*Marc Fonbaustier, Consul Général de France à Hong Kong  
Jean-raphael Peytregnet, Consul Général de France à Canton  
Thierry Mathou, Consul Général de France à Shanghai  
Christian Testot, Consul Général de France à Pekin  
Serge Lavroff, Consul Général de France à Wuhan  
Emmanuel Rousseau, Consul Général de France à Chengdu  
Rene Consolo, Consul Général de France à Shenyang  
Loïc Frouart, Attaché de Defense*

*Annick De Kermadec-Bentzman, Présidente de la Chambre de Commerce Française de Chine*

## BULLETIN D'ADHESION

Nom : \_\_\_\_\_  
Prénom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Téléphone : \_\_\_\_\_  
Portable : \_\_\_\_\_  
Courriel : \_\_\_\_\_

à envoyer à : M. Christian Roussel, Trésorier  
XiJiao BaoCheng Garden, B 11 - 101 Jin Bang Road - Shanghai 200335 CHINE  
courriel : [tresorier@souvenir-francais-asie.com](mailto:tresorier@souvenir-francais-asie.com) - tel. + 86 138 189 891 82

[www.souvenir-francais-asie.com](http://www.souvenir-francais-asie.com)

**Correspondant LSF à PEKIN :**  
M. Marc Burban,  
tel. + (86) 15810363113  
email. [marcburban1@hotmail.fr](mailto:marcburban1@hotmail.fr)

**Correspondant LSF à HONG KONG**  
M. Francois Drémeaux,  
tel. + (852) 6607 2607  
email. [francoisdremeaux@yahoo.fr](mailto:francoisdremeaux@yahoo.fr)

**Délégué général pour la Chine à SHANGHAI:**  
M. Claude R. Jaeck,  
tel. + (86) 13816506725  
[claude.jaeck@souvenir-francais-asie.com](mailto:claude.jaeck@souvenir-francais-asie.com)